

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									<input checked="" type="checkbox"/>		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & C^{IE}., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

XIX

GRAND CLIQUETIS DE VERRES ET D'ÉPÉES, ENTRE
PARIS ET VERSAILLES

— Ah ! monsieur le baron, s'écria maître Goguclu, si vous

— Ceci vous importe peu, je suppose ?

— Eh bien ! c'est égal, monsieur le baron, c'est égal, on aime à savoir quels sont les gens qu'on a chez soi, ne serait-ce que...

— Pour ne pas l'ignorer, n'est-ce pas ? fit le capitaine en riant.

— Vous avez deviné, monsieur le baron, dit l'aubergiste en



D'un mouvement rapide elle enleva son masque. Ah ! cette fois, vous ne vous êtes donc pas trompé ?

saviez quelle peine nous avons par ce temps atroce à gagner notre malheureuse existence. Cela n'est pas possible, monsieur le baron, vous ne vous en faites pas une idée.

— Mon ami, dit le capitaine Vatan de son air moitié figue, moitié raisin, souvenez-vous bien de ceci, c'est que d'une façon ou d'une autre on se fait toujours une idée quelconque des choses ; maintenant faites-nous dîner, si cela vous est possible ?

— Ah ! quel bonheur, monsieur le baron, je puis justement aujourd'hui vous servir comme des princes.

— Ah ! vous avez du monde chez vous ?

— Oui, monsieur le baron, plusieurs gentilshommes ; je ne sais pas qui ils sont, par exemple.

confiance, je vous avoue, là franchement, que je ne puis pas souffrir le mystère, et vous ?

— Oh ! s'écria le capitaine, le mystère, moi je l'ai en horreur. Ah ! ça, je vous laisse le soin de choisir vous-même ce que vous nous voulez donner, je m'en rapporte entièrement à vous pour cela.

— Oh ! soyez tranquille, rien ne vous manquera.

— Je le sais bien !

— Dites-moi, mon hôte, fit le comte du Luc, vous nous mettez, n'est-ce pas, dans la chambre que nous avons occupée la première fois que nous sommes venus chez vous

— Oh ! quel malheur, monsieur le marquis ! fit maître Goguclu en joignant les mains.

Nous croyons inutile de rappeler au lecteur que nos personnages, pour des raisons à eux connues, s'étaient affublés de titres de fantaisie, et que le digne hôtelier ne les connaissait pas autrement.

— De quel malheur parlez-vous donc, notre hôte ? demanda Clair-de-Lune.

— Ah ! monsieur le baron, monsieur le chevalier, monsieur le marquis et vous monsieur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, s'écria l'hôtelier en feignant de s'arracher les cheveux, ce qu'il se garda bien de faire, vous me voyez au désespoir !

— Monsieur est le comte de la Doucelle, fit le capitaine Vatan avec une politesse ironique en désignant M. de Lectoures. Pourquoi ce mot désespoir, si il vous plaît, notre ami ?

— Hélas ! monsieur le baron, cette chambre est occupée par... je ne sais pas qui, un être humain, masqué, qui ressemble à une femme et parle comme un homme.

— Ah ! bon, c'est le mystère dont vous m'avez parlé ?

L'hôtelier fit un geste d'assentiment.

— Eh bien ! reprit le capitaine avec un grand sang-froid, voulez-vous que je vous donne mon avis, maître Goguclu ?

— Certainement, monsieur le baron, vous me ferez honneur et plaisir, fit l'hôtelier, dont les yeux pétillaient de curiosité.

— Il est évident pour moi, reprit-il avec un sang-froid magnifique, que cette personne, quelle qu'elle soit, s'est déguisée ainsi afin de ne pas être reconnue.

— Eh bien, vous me croirez si vous voulez, monsieur le baron, fit l'hôtelier avec finesse, je l'avais soupçonné !

— Alors, il est inutile de nous en occuper davantage. Mettez-nous où vous voudrez, pourvu que notre chambre aie la même orientation que l'autre. Nous attendons trois ou quatre amis auxquels nous avons donné rendez-vous ; comme ils ne connaissent pas le pays, je ne serais pas fâché de les voir venir.

— Alors, j'ai votre affaire, monsieur le baron, je vais vous donner la chambre de ma défunte, elle est tout à côté de l'autre.

— Va pour la chambre de la défunte !

Cinq minutes plus tard, les quatre aventuriers étaient installés très-commodément dans la chambre en question.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées sans qu'un magnifique déjeuner leur fût servi.

— Ah ! ça, mon hôte, vous nous traitez d'une façon grandiose, s'écria Clair-de-Lune, et avec une rapidité véritablement miraculeuse. Quel est donc ce mystère ?

— Oh ! c'est bien facile à expliquer, monsieur le chevalier. S. M. le roi Louis XIII, à Versailles depuis près de quinze jours, retourne aujourd'hui même à Paris.

— Nous le verrons passer ? demanda M. de Lectoures.

— Parfaitement, monsieur le comte.

— Mais peut-être, dit du Luc, Sa Majesté ne passera-t-elle que très-tard, et déjà depuis longtemps serons-nous partis ?

— Au contraire, monsieur le marquis, au contraire.

— Comment cela ? fit le capitaine Vatan en buvant une énorme rasade.

— Parce que, monsieur le baron, Sa Majesté quittera Versailles à dix heures précises et que, vers onze heures au plus tard, elle arrivera au carrefour des Trois Chemins, où, selon sa coutume, Sa Majesté s'arrêtera pour faire rafraîchir son escorte.

— Hum ! je crains que vous ne vous trompiez, mon hôte.

— Ce n'est pas possible, monsieur le baron, permettez-moi

de vous le faire observer, j'ai reçu hier l'ordre de préparer un déjeuner pour quinze personnes.

— Comment, Sa Majesté marche avec une si petite escorte ?

— Quo peut avoir à craindre le roi ?

— C'est vrai, mon hôte, répondit le capitaine Vatan.

Les quatre hommes échangèrent entre eux un regard significatif qui, naturellement, passa inaperçu du digne hôtelier.

Celui-ci sortit et les laissa seuls.

— Parlons bas, messieurs, dit le capitaine, vous savez que nous ne sommes pas seuls ici, ajouta-t-il, en désignant des yeux la porte de la chambre voisine.

— C'est juste, firent les autres.

Ils causèrent à voix basse, et, pour plus de sûreté, en espagnol.

Cependant le temps s'écoulait.

Onze heures ne tarderaient pas à sonner.

Plus l'heure approchait, plus ces hommes, si braves cependant, laissaient percer l'inquiétude qui les minait.

Dix minutes à peu près avant onze heures, le sergent La Prairie entra dans la chambre qu'ils occupaient.

— Messieurs, dit-il d'une voix brève, le roi arrive.

— Où est-il ? ?

— A deux portées de mousquet au plus de l'endroit où nous sommes.

— Hâtons-nous, messieurs, dit alors du Luc, nous n'avons pas un instant à perdre pour occuper nos positions. Vos hommes sont-ils placés ? continua-t-il en s'adressant au sergent.

— Depuis plus de deux heures déjà, monsieur, ils occupent leur embuscade.

— Bien, retournez près d'eux ; dans un instant nous vous rejoindrons. Vous savez que nous nous échappons par le château de Rosny dont une porte, par hasard ou par négligence, a été laissée ouverte à l'insu naturellement du maître de la maison.

— C'est entendu, monsieur, n'ayez crainte. Tous les ordres ont été donnés en conséquence. Nous n'avons à redouter aucun malentendu.

— C'est bien, mon ami, si vos hommes font leur devoir comme nous ferons le nôtre, nous aurons cette fois ville gagnée, je vous en réponds.

— Dieu le veuille, monsieur !

Le sergent salua et sortit.

A peine avait-il quitté la maison que Double-Épée parut.

Le jeune homme était pâle, agité ; il semblait en proie à une vive émotion.

— Messieurs, cria-t-il, prenez garde ! nous sommes trahis !

— Que voulez-vous dire ? s'écrièrent à la fois les quatre gentilshommes.

— Les bois sont gorgés de troupes,

— C'est impossible ! s'écria M. de Lectoures.

— Je ne suis pas homme, dit avec une certaine sécheresse Double-Épée, à prendre des moulins à vent pour des hommes et à m'effrayer de mon ombre. Je vous affirme, messieurs, que ce que je vous dis est vrai. Ces soldats, je les ai vus. Plus de six cents hommes, infanterie et cavalerie, sont embusqués dans les bois autour de nous.

— Que faire ? murmurèrent-ils.

— Messieurs, s'écria vivement le comte du Luc, le temps de la réflexion est passé. C'est agir maintenant qu'il faut. La partie est engagée, nous la jouerons jusqu'au bout. Des chefs comme nous n'abandonnent pas leurs soldats. Nous ne pouvons

laisser froidement massacrer des hommes fidèles et dévoués qui se sont fiés à notre parole et ont mis leur confiance en nous.

Un éclat de rire strident et railleur lui coupa brusquement la parole.

— Vive Dieu ! l'on nous écoutait, s'écria le capitaine Vatan en se précipitant au dehors, suivi pas ses compagnons.

Il poussa la porte de la chambre voisine.

Cette chambre était déserte.

Ils se penchèrent à la fenêtre. Trois ou quatre cavaliers enveloppés d'épais manteaux s'enfuyaient à toute bride dans la brume et montaient, au risque de se rompre vingt fois le cou, la pente abrupte conduisant au carrefour des Trois-Chemins.

— Là sont nos ennemis, dit le capitaine d'un air pensif, mais ces ennemis, qui sont-ils ?

— Eh ! que nous importe ! s'écria du Luc avec violence, hâtez-vous, messieurs, le temps presse. Que voulez-vous faire ? Quant à moi, je vous le jure, puisqu'on m'a mis dans cette affaire, j'irai jusqu'au bout !

— Je vous suivrai, comte, dit froidement M. de Lectoures.

— Eh ! la question n'est pas là. Nous vous suivrons tous, corbieux ! s'écria le capitaine d'un ton de mauvaise humeur, seulement il s'agit de réussir et, si nous ne réussissons pas, de ne point se laisser prendre.

En ce moment on entendit un grand bruit de chevaux.

C'était le roi qui, avec son escorte, arrivait au carrefour des Trois-Chemins.

Le capitaine Vatan solda la dépense et les cinq aventuriers quittèrent l'auberge.

Maître Goguelu ne savait plus à qui entendre.

Un cavalier dépêché en avant lui avait annoncé l'arrivée du roi.

Bientôt l'hôtelier sortit de son cabaret suivi de cinq ou six marmitons chargés de paniers et de bouteilles ; ce gastronomique convoi se dirigea lentement et dans un ordre admirable vers l'endroit où l'escorte avait fait halte.

La roi Louis XIII avait à peine vingt ans à cette époque.

Il était vêtu de velours noir, avait sur la poitrine le cordon bleu de ses ordres. Ses traits immobiles, presque effacés, encadrés de longs cheveux bruns qui en faisaient ressortir la lividité cadavérique, étaient empreints de cet incurable ennui et de cette mélancolie fatale, caducité précoce qui rongait ce pâle fantôme de roi et devait, à l'âge de quarante-deux ans le faire descendre, vieillard avant l'heure, dans la tombe.

D'une exactitude minutieuse pour toutes les petites choses, le roi était arrivé à dix heures précises, dans son carrosse au carrefour des Trois-Chemins.

Une quinzaine de gentilshommes des premières maisons de France, un peloton de mousquetaires et quelques écuyers formaient son escorte.

Le duc de Luynes et l'évêque de Luçon, Armand Duplessis de Richelieu, occupaient seuls avec lui le carrosse dont ils n'étaient pas descendus.

Sur l'ordre du roi, malgré le froid piquant de cette matinée, les gentilshommes avaient mis pied à terre et s'étaient assis ça et là en groupes séparés pour fêter les mets appétissants et les vins de choix servis à profusion par maître Goguelu et ses marmitons.

Cependant, malgré l'apparente gaieté qui régnait dans ces groupes, un observateur intéressé se serait aperçu facilement que cette insouciance affectée cachait de graves préoccupations.

Les courtisans et les mousquetaires buvaient et mangiaient

à qui mieux mieux en échangeant force lazzis, mais, contrairement à leur habitude en certaines circonstances, leurs chevaux n'avaient pas été attachés, ils avaient la bride passée dans le bras, et les pistolets, retirés des fontes, étaient attachés à la ceinture.

Le roi était plus animé que d'habitude, une légère teinte frêle empourprait les pommettes de ses joues ; ses sourcils étaient froncés ; il s'entretenait à voix basse d'un ton assez vif avec le duc de Luynes et l'évêque de Luçon ; parfois il relevait la tête, promenait les yeux autour de lui, et alors de fulgurants éclairs s'échappaient de ses regards.

Cependant, ainsi que le roi l'avait arrêté, l'escorte ne quitta pas le carrefour des Trois-Chemins avant onze heures.

Le signal du départ fut donné par le duc de Luynes.

Les gentilshommes se levèrent aussitôt et se hâtèrent de se mettre en selle. Il y eut alors un moment de désordre inévitable.

Cependant le cocher toucha, et les chevaux du carrosse partirent au grand trot.

Mais à peine le carrosse s'était-il ébranlé qu'une foule d'individus armés jusqu'aux dents, au nombre de deux ou trois cents environ, et parmi lesquels se trouvait une soixantaine de cavaliers, s'élançèrent du milieu des taillis, envahirent la route et enveloppèrent l'escorte aux cris mille fois répétés de : Vive le roi !

— Voilà le moment, sire, dit l'évêque de Luçon en mordant sa moustache et en dissimulant un fin sourire.

— Oui, répondit froidement le roi.

— Ainsi que je l'avais conseillé à Votre Majesté, dit le duc de Luynes, elle aurait dû monter à cheval, afin de se mettre plus tôt hors de cette bagarre.

— Un roi de France ne fuit pas, monsieur le duc, répondit le roi, toujours impassible et froid ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire sardonique et méchant en regardant les deux hommes, entendez ce que crient ces gens : ce n'est pas à moi qu'ils en veulent.

— Non, c'est à nous ! murmura l'évêque de Luçon entre ses dents avec raillerie.

Le duc de Luynes était devenu livide.

Entre temps, les mousquetaires et les quelques seigneurs qui formaient l'escorte du roi, s'étaient groupés autour du carrosse.

— Halte ! dit Louis XIII au cocher, et s'adressant à ses deux compagnons, voyons ce qui va se passer, ajouta-t-il.

Les assaillants que, malgré leur costume, il était facile de reconnaître la plupart pour des gentilshommes, serraient de près l'escorte en redoublant leurs cris de vive le roi ! ils commençaient à escarmoucher sérieusement avec elle.

Déjà plusieurs hommes étaient tombés de part et d'autre.

Les assaillants se rapprochaient de plus en plus ; la position de l'escorte commençait à devenir critique.

Déjà le roi apercevait à quelques pas à peine de lui quelques-uns de ces visages farouches et sardoniques que l'on ne voit que dans les émeutes et les révolutions, et qui ont dans le regard quelque chose de fatal.

Cependant le roi ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; il demeurait froid, calme, impassible, comme s'il eût été complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Le tumulte était effroyable, la mêlée de plus en plus sérieuse ; près de la moitié de l'escorte était à terre, et pourtant pas un de ces braves soldats ne laissait paraître la moindre trace de découragement. Ceux qui restaient debout redoublaient au contraire leurs efforts et formaient avec leur poitrine sanglante une infranchissable barrière autour du carrosse royal.

De leur côté les assaillants, furieux d'être si longtemps tenus en échec par une poignée d'hommes, se ruèrent avec une rage folle contre les dévoués défenseurs du roi.

Mais si puissantes que soient les forces humaines, elles ont des limites qu'elles ne sauraient impunément dépasser.

L'escorte ne pliait pas, elle mourrait.

Quelques minutes encore et le dernier défenseur du roi serait tombé.

Louis XIII conservait toujours le même calme ; de Luynes comprenait que c'était surtout à lui qu'on en voulait ; il marmottait sans même s'en douter, des brides de péchés, et se recommandait mentalement à tous les saints du paradis. Armand Duplessis de Richelieu, plus calme même que le roi, souriait méchamment dans sa moustache.

Lui aussi, sans doute, et peut-être mieux que personne, il savait à quoi s'en tenir sur cette échauffourée et les conséquences qu'elle pouvait avoir, en cas de réussite de ses auteurs.

Tout à coup un roulement sourd, semblable au grondement d'un tonnerre lointain, mais qui se rapprochait avec une rapidité foudroyante, se fit entendre au loin.

— Voilà nos gens ! dit le roi.

— Hélas ! il est trop tard, murmura de Luynes.

— Il n'est jamais trop tard, répondit M. de Richelieu, lorsqu'on est résolu à vaincre ou à mourir !

— Merci, monsieur l'évêque de Luçon, reprit le roi avec intention ; vous étiez bien renseigné ; l'affaire en effet était sérieuse.

— Sire, si la passion toute sigulière que j'éprouve pour Votre Majesté ne suffisait pas pour récompenser les humbles services qu'en cette circonstance j'ai été assez heureux pour lui rendre, ce remerciement de la bouche du roi, que j'aime plus que tout au monde, serait déjà pour moi une marque éclatante de sa bonté et de sa justice.

— Je vous le dis maintenant, monsieur l'évêque de Luçon, j'ai voulu juger par moi-même de la portée de cette affaire ; à présent que j'ai vu, je vous le répète, je vous remercie. Je garderai bon souvenir de ce service.

Armand de Richelieu était trop fin courtisan et trop habile diplomate pour insister.

Il s'inclina respectueusement devant le roi, en jetant à la dérobée sur le duc de Luynes, dont la mine était plus déconfite que jamais, un regard qui aurait donné fort à penser à celui-ci, s'il avait pu le surprendre.

Pendant que ces quelques paroles s'échangeaient dans le carrosse entre le roi et ses deux ministres, car il est permis presque de donner ce titre à l'évêque de Luçon, dont l'influence était grande et continuait à grandir tous les jours, les choses avaient changé.

C'était maintenant les assaillants qui se trouvaient enveloppés, pris entre deux feux et obligés de faire face à des forces quatre ou cinq fois plus considérables que les leurs.

Tandis que Bassompierre, à la tête de deux régiments suisses, gravissait au pas de charge la rampe du Point-du-Jour, une compagnie des mousquetaires du roi, commandée par M. de Tréville, un escadron de pistoliers à la tête duquel se trouvait le comte de Thémises et un escadron de Cheval-légers conduits par le comte de Chevreuse, chargeaient avec fureur les assaillants.

Des deux côtés on criait : Vive le roi !

Tel était le malheur des guerres civiles de cette époque ; c'était au nom du roi qu'avaient lieu toutes les rébellions tentées par les grands vassaux.

Mais les insurgés ne se déconcertaient pas. Ils faisaient bravement face à leurs ennemis de tous les côtés à la fois sans reculer d'un pouce.

Richelieu avec son adresse cauteleuse et son coup d'œil d'aigle faisait remarquer au roi avec quel ensemble admirable, quel imperturbable sang-froid combattaient tous ces hommes revêtus de costumes de paysans, qui, sans nul doute, devaient être tous de vieux soldats des guerres civiles.

— Ah ! « Besthein ! Besthein ! » cria le roi à Bassompierre frappe fort sur ces drôles, mon ami, ne les épargne pas !

— Je ne m'y épargne pas, comme vous voyez, sire, répondit Bassompierre ; il leur en cuira de s'être attaqués à Votre Majesté. En avant ! vous autres, en avant !

La mêlée devenait de plus en plus terrible. Les deux partis combattaient avec un acharnement sans exemple.

On remarqua alors pour la première fois un fait assez singulier.

Parmi les cavaliers mêlés aux insurgés, huit d'entre eux, les chefs sans doute, étaient masqués.

Sur l'ordre du roi, c'était surtout contre eux que les coups étaient dirigés.

Mais ces cavaliers, bien qu'ils fissent leur devoir en intrépides soldats, n'avaient garde de se laisser approcher. Tous ceux qui se hasardaient à portée de leurs bras en sentaient aussitôt la pesanteur, et ils se hâtaient d'aller rechercher de moins redoutables adversaires.

Mais, malgré le courage réellement héroïque déployé par les insurgés, ils avaient en face des forces trop considérables pour qu'il leur fût possible d'espérer de soutenir longtemps encore la lutte qu'ils avaient si témérairement engagée.

Sur un cri poussé, on ne sait par qui, ils exécutèrent un mouvement imprévu, et, avec une rapidité extraordinaire, ils se réunirent en un groupe compact, hérissé de mousquets de toutes parts, et dont les cavaliers, se divisant en deux troupes, formèrent les ailes.

Alors ces paysans commencèrent leur retraite, pas à pas, froidement, faisant un feu continu et bien dirigé, tandis que leurs cavaliers poussaient des charges désespérées jusqu'au milieu des escadrons royaux.

C'était un beau et terrible spectacle que celui que présentaient ces hommes, qui, se sachant perdus, continuaient cependant froidement à combattre, et, au lieu d'implorer la merci de leurs adversaires, ou d'essayer de leur échapper en se débandant et en prenant la fuite, continuaient, au contraire, à leur faire bravement face.

Le roi lui-même ne pouvait, malgré lui, s'empêcher de les admirer.

— Mordieu, murmurait-il, voilà, sur ma foi, de rudes compagnons !

— N'est-ce pas, Sire ? répondit doucement Richelieu, et dont les mesures étaient adroitement prises.

Toujours reculant, et tenant malgré des efforts inouïs leurs ennemis en respect, les insurgés étaient parvenus à atteindre le cabaret de maître Goguelu.

Là ils firent résolument halte, et, tandis qu'une partie d'entre eux occupait les fenêtres de l'auberge et commençait un feu meurtrier contre les troupes du roi, les cavaliers envahissaient le jardin, franchissaient les haies et s'élançaient à toute bride dans la campagne, où ils s'éparpillaient dans toutes les directions.

Seul, un petit groupe de huit cavaliers ne se débanda pas,

tous ensemble, ils s'élançèrent au galop dans la direction du parc de Sully.

Les troupes royales avaient enfin deviné la tactique des insurgés qui était de donner à leurs chefs le temps de gagner au pied et de se soustraire aux poursuites. Aussi M. de Bassompierre redoublait-il d'efforts, mais c'était en vain.

Les sci-disants paysans étaient inébranlables. Ils résistaient avec une furie sans égale aux charges répétées que les soldats dirigeaient contre eux.

Les huit cavaliers dont nous avons parlé étaient sur le Point d'atteindre le parc de Sully, lorsque tout à coup, du milieu d'un bouquet d'arbres auquel ils n'avaient point fait attention, déboucha à l'improviste une troupe composée d'une douzaine de cavaliers, à la tête desquels se trouvait la Dame au masque rouge.

Il y eut un moment d'étonnement, presque d'effroi, parmi les inconnus.

— Ah ! démon ! s'écria l'un d'eux, qu'à la voix il était facile de reconnaître pour le capitaine Vatan, cette fois je te ferai rentrer dans l'enfer d'où tu es sorti. En avant, messieurs !

Les cavaliers se retournèrent et ils bondirent l'épée haute sur les arrivants.

Ceux-ci, malgré tous les efforts de la dame masquée ne leur résistèrent que faiblement et leur ouvrirent un large passage ; sans plus s'inquiéter d'eux, les inconnus se remirent à fuir.

Le temps pressait ; les insurgés supposant leurs chefs sauvés, après avoir fait une dernière et meurtrière décharge, avaient jeté leurs armes et s'étaient éparpillés dans les friches où les cavaliers et les soldats lourdement armés ne pouvaient que difficilement les poursuivre, et ils n'avaient pas tardé à disparaître.

Au grand déboire des troupes royales, au moment où les huit cavaliers arrivaient devant le château de Sully, la porte d'honneur s'ouvrit toute grande ; ils s'y engouffrèrent tous à la fois, en même temps la porte du parc s'ouvrit aussi et, par cette porte, s'élançèrent une dizaine de cavaliers, armés jusqu'aux dents et conduits par une femme portant un costume identiquement semblable à celui de la dame qui, un instant auparavant, avait assailli les fuyards ; elle avait comme l'autre, un masque rouge sur le visage.

Ces dix cavaliers tombèrent comme la foudre sur la troupe de la première dame au masque rouge qui était parvenue à grand'peine à donner enfin du cœur à ses soldats, et revenait une seconde fois à la charge.

Il se passa alors une chose singulière.

Au moment précis où les cavaliers s'engouffraient à toute bride dans la cour du château, les troupes commandées par les deux dames masquées se ruaient l'une contre l'autre avec une rage inexprimable.

Le choc fut terrible. Cette fois, ni les uns ni les autres ne reculèrent.

En s'apercevant, les deux femmes poussèrent un rugissement de lionne, et elles fondirent l'une sur l'autre le pistolet au poing.

Le capitaine Vatan et ses compagnons s'étaient, par hasard, aperçus de ce qui se passait.

Oubliant le péril terrible qui les menaçait, ils s'élançèrent pour s'opposer à ce combat.

Mais ils arrivèrent trop tard.

Les chevaux des deux dames, lancés à toute bride avec une fureur aveugle, s'étaient choqués poitrail contre poitrail ; ils avaient roulé ensemble sur la route.

Promptes comme l'éclair, rapides comme la pensée, les deux femmes avaient essayé de s'élançer hors de selle.

L'une d'elles avait réussi : L'autre était restée le pied engagé dans l'étrier.

Mais, sans se déconcerter, elle se releva à demi sur le coude et ajustant son ennemie avec le pistolet qu'elle n'avait pas lâché dans sa chute :

— Meurs ! lui cria-t-elle.

Le coup partit.

L'autre dame avait continué d'avancer sans faire un mouvement pour éviter le coup. Elle secoua nonchalamment la tête lorsque la balle siffla à ses oreilles, et ajustant à son tour :

— Moi, je ne veux pas te tuer, dit-elle d'une voix sourde, mais je veux que tu te souviennes de moi !

Au même instant le coup partit et son ennemie roula sur le sol en poussant un cri de douleur et de rage trompée.

En ce moment un grand bruit se fit entendre.

C'était le carrosse du roi qui arrivait ventre à terre.

Après avoir lâché son coup de pistolet, la seconde dame masquée avait été saisie d'un tremblement convulsif et elle s'était affaissée, évanouie sur la terre.

Il n'y avait pas un instant à perdre.

Le capitaine fit bondir son cheval en avant, saisit la jeune femme entre ses bras robustes, la posa sur le devant de sa selle, puis, lui et ses compagnons rentrèrent dans le château dont la porte se referma aussitôt derrière eux.

Madame de Rohan, placée à un balcon, avait assisté impassible et indifférente en apparence à toute cette scène.

En arrivant devant le château, le carrosse du roi s'arrêta une seconde.

— Meroi, ma cousine ! dit le jeune roi avec un sourire sardonique, Je ne veux pas donner l'ordre de forcer les portes de votre château, mais je me souviendrai !

La duchesse de Rohan s'inclina, hautaine et railleuse devant le roi, mais elle ne répondit pas.

— Moi aussi je me souviendrai, murmura à part lui l'évêque de Luçon, en jetant un regard de vipère sur la fière jeune femme.

On sait comment le cardinal de Richelieu tint, plus tard, la promesse faite par l'évêque de Luçon.

Par ordre du roi, la dame masquée avait été relevée et transportée dans le cabaret de maître Goguclou.

En somme, les Huguenots, avaient manqué, par une fatalité inconcevable, le coup de main si adroitement tramé contre le roi ; mais les troupes royales n'avaient pas fait un prisonnier ; les morts seuls, tous inconnus, étaient demeurés entre leurs mains.

Aussitôt après le passage du roi, la duchesse de Rohan était rentrée dans ses appartements où le capitaine avait transporté la jeune femme évanouie.

Là se trouvaient réunis M. de Lectoures, le comte du Luc, Double-Épée, Clair-de-Lune et le sergent La Prairie.

Le comte était en proie à une émotion qu'il essayait vainement de maîtriser.

Son cœur lui avait révélé quelle était cette femme qui s'était dévouée à son salut et avait si bravement combattu pour lui.

Au moment où Mme de Rohan quitta le balcon, la jeune femme commençait à reprendre connaissance.

La duchesse s'avança froidement vers Olivier, qui s'inclina avec respect devant elle.

— Monsieur le comte du Luc de Mauvray, lui dit-elle avec hauteur, vous pourrez témoigner devant monsieur le duc de Rohan, mon époux, que j'ai exécuté dans toute leur étendue les ordres qu'il m'a transmis. Ce château a été pour vous lieu d'asile, mais un plus long séjour ici vous perdrait. Avant deux heures, toutes les issues seront soigneusement gardées. Des chevaux frais sont sellés, des relais préparés ; partez sans perdre une seconde !

— Je partirai puisqu'il le faut, madame. Je ne vous demande que quelques instants pour exprimer ma vive reconnaissance à la personne qui, après vous, m'a si généreusement sauvé.

— Eh quoi ! ne l'avez-vous donc pas reconnue ? fit-elle avec une nuance de dédain.

— Oh ! si, madame, s'écria-t-il avec âme. J'ai senti aux battements précipités de mon cœur que c'était elle, que c'était Jeanne !

La jeune femme se dressa comme si elle eût reçu une commotion électrique. D'un mouvement rapide, elle enleva son masque, et lui montrant son visage pâle encore et inondé de larmes :

— Ah ! cette fois, vous ne vous êtes donc pas trompé ? dit-elle avec une ironie poignante.

— Oh ! Jeanne, Jeanne ! s'écria-t-il, vous pleurez ! Vous me pardonnez donc, enfin ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle cacha son visage dans ses mains, et un sanglot lui déchira la gorge.

— Jeanne, au nom du ciel ! ces pleurs, c'est pour moi qu'ils coulent, pour notre amour ?

Elle redressa la tête, le regarda bien en face et, le foudroyant d'un regard d'écrasant mépris :

— Je pleure mon amour passé et mon déshonneur présent ! dit-elle avec amertume. Adieu, monsieur... Je ne vous connais plus !

Puis elle se détourna et sortit à pas lents du salon.

— Oh ! je suis bien misérable, murmura avec accablement le comte du Luc.

Cinq minutes plus tard, le comte, entraîné par ses compagnons, avait quitté le château du Sully, lequel, par ordre du duc de Luyves, était deux heures à peine après le départ des chefs de la révolte, enveloppé par des troupes considérables et mis en véritable état de blocus.

Mais déjà les gentilshommes huguenots étaient hors de toute atteinte.

TROISIÈME PARTIE

I

DE QUELLE FAÇON DÉSAGRÉABLE ON DÉJEUNAIT PARFOIS CHEZ DOUBLE-ÉPÉE, LE BAIGNEUR

Le 15 mai 1621, c'est-à-dire environ cinq mois après les événements rapportés dans la deuxième partie de cet ouvrage, au moment où la demi après quatre heures du matin était frappée, avec son fracas habituel, à la Samaritaine, par le petit clocheteur de bronze qui tant réjouissait les Parisiens, un homme enveloppé dans les plis redoublés d'un épais manteau, précaution fort peu nécessaire en cette saison, et les rebords du feutre baissés jusque sur les yeux, émergea de la rue Dauphine, ouverte depuis quel-

ques années seulement, sur une partie de l'emplacement du collège de Saint-Denis, s'arrêta pendant une seconde à l'angle de la rue ; puis après avoir jeté autour de lui un regard investigateur, il s'arrêta à grands pas sur le Pont-Neuf, alors complètement désert, tout en grommelant entre ses dents :

— Le diable soit de l'homme qui ne peut pas être exact ! Est-ce qu'il va m'obliger à faire longtemps ainsi le pied-de-grue ?

Tout en marmottant ces paroles et d'autres encore, l'inconnu était arrivé jusqu'auprès du cheval de bronze. Là il s'arrêta, demeura immobile pendant un instant, puis il pirouetta sur lui-même, et, comme par acquit de conscience, il regarda de nouveau autour de lui.

On était à cette heure solennelle dont la durée inappréciable n'a presque que l'espace d'un éclair, pendant laquelle tout dort ou semble dormir dans Paris.

Un calme profond régna sur la grande Babylone assoupie, calme cependant troublé parfois, à de longs intervalles, par des rumeurs sourdes, étranges, indistinctes, sans causes définissables, respiration mystérieuse du colosso et en laissaient présager le réveil prochain.

De l'encrier où l'inconnu se tenait immobile et pensif, un magnifique panorama se déroulait devant ses yeux.

L'obscurité, de plus en plus refoulée dans les profondeurs du ciel par l'aube blanchissante, aux reflets nacrés, irisés de teintes chaudes, disparaissait pour faire place au jour. Le soleil, à peine au-dessus de l'horizon, se levait, majestueux et brillant, dans des flots d'or et de pourpre, derrière les coteaux verdoyants de Meudon et de Suresnes, et lançait ses gerbes étincelantes dans toutes les directions. Le ciel, sans un nuage, était d'un bleu mat. Une brume légère se balança au-dessus du fleuve, estompait d'une teinte grisâtre les monuments qui bordaient ses rives et ne laissait percevoir leurs grandes masses qu'à travers un prisme chatoyant.

L'inconnu, probablement fort peu poète de sa nature, loin de se laisser aller à admirer la majesté de ce paysage grandiose, et d'en subir l'influence, continuait à grommeler entre ses dents. Il frappait du pied avec colère et tourmentait incessamment la poignée ciselée de la longue et lourde rapière qu'il portait au côté, et dont le fourreau en fer relevait cavalièrement le bas de son manteau.

Le clocheteur de bronze frappa trois coups.

— Tripes et boyaux ! s'écria l'inconnu, cinq heures moins le quart ! Est-ce que le digne homme aurait été assez sot pour se laisser happer par les estafiers du sieur Defunotis, que le diable confonde ? Ah ! ça, mais, cela commence à devenir inquiétant. J'attendrai jusqu'à cinq heures, mais après... nous verrons !

Il se mit alors à admirer d'un air désespéré les captifs qui grimpaient enchaînés au piédestal du cheval de bronze.

Le Pont-Neuf n'était plus désert.

Déjà par ses avenues, du côté du Pont-aux-Foins et de celui de la rue Dauphine, affluaient des gons de toute sorte ; piétons et cavaliers, marchands ambulants, petits commis, pauvres ou soldisant tels, soldats se rendant à l'exercice ; puis quelques chaises à porteurs, soigneusement fermées et reconduisant sans doute à leur domicile quelques beautés égarées pendant la nuit.

Les libraires en plein vent et les industriels établis sur le pont étalaient leurs marchandises ; enfin, des pages, des laquais sans place et des cocardeaux, mêlés à bon nombre de tire-laine, badaudaient çà et là, en agaçant les chiens et faisant crier les passants.

Le Pont-Neuf avait repris son apparence animée de chaque jour.

Au premier coup de cinq heures, un homme d'un certain âge, vêtu de noir et d'une apparence respectable, s'arrêta devant l'inconnu qui commençait à articuler un formidable juron, et, tout en essuyant son front couvert de sueur :

— Je crois que je suis un peu en retard, dit-il d'une voix douce et conciliante, n'est-ce pas, sergent La Prairie.

— Un peu en retard, s'écria le sergent, car cet inconnu n'était autre que notre ancienne connaissance ; tripes et boyaux ! maître Graindorge, voilà plus de trois quarts d'heure tout simplement que je pose sur une patte comme un héron au bord d'un étang.

— Ah ! dame ! fit le ministre, toujours placide, il y a loin, savez-vous, de la rue de la Corisaisie ici.

— Corne-bœuf ! je vous trouve encore un joli muguet, mon révérend, reprit le sergent de plus en plus hargneux. Que venez-vous me chanter avec la rue de la Corisaisie, à moi qui viens de faire plus de trois cents lieues, le cul sur la selle ?

— Allons, sergent, ne nous fâchons pas ; j'ai tort, je l'admets ; agréez toutes mes excuses et n'en parlons plus.

— Ah ! oui, c'est facile à dire, cela ; agréez toutes mes excuses et n'en parlons plus, à un homme qui, depuis cinq jours, ne s'est pas couché, qui a galopé par monts et par vâux, traqué comme un sanglier par les chasseurs, ah pardieu ! mon révérend, vous me la baillez belle !

— Alors, parlons-en, puisque vous le voulez, reprit le ministre en redoublant de douceur.

— Tenez, le diable m'emporte, vous me rendez fou !

— Là, là, notre ami, reprenez un peu de calme, et surtout, je vous en prie, pour vous-même, tâchez de perdre cette funeste habitude que vous avez d'émailler vos discours d'effroyables jurons ; ils n'ajoutent rien à la force de vos raisonnements et nuisent considérablement, je vous l'assure, au charme que l'on pourrait trouver à votre conversation.

— Bon ! allez-vous me faire de la morale, maintenant ?

— Dieu m'en garde ! reprit en souriant le ministre, et pourtant, convenez entre nous que j'en aurais presque le droit.

— Hun ! hun ! grommela l'autre d'un air assez peu satisfait, il ne s'agit pas de cela.

— C'est justement ce que je me fais l'honneur de vous dire depuis un quart d'heure.

— Il est évident que je n'aurai pas le dernier mot avec vous, aussi j'y renonce. Allons, causons, mon révérend, nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

— Causer ici ? Y songez-vous sergent ?

— Où diable voulez-vous aller ? Est-ce que je connais Paris, moi ?

— Je ne le connais pas plus que vous.

— Comment, voilà bientôt quinze jours que vous êtes averti de mon arrivée, et vous n'avez pas encore songé à trouver un endroit convenable ?

— Mon cher monsieur, vous oubliez que je suis un ministre et que, de plus, je suis presque contraint de me cacher.

— C'est vrai ; au diable l'aventure ! Mais que faire à cela ?

— Ah ! voilà. Il y a longtemps que vous n'êtes venu à Paris, n'est-ce pas ?

— Bédame ! depuis l'affaire du Point-du-jour ; vous comprenez bien que je me suis gardé de me laisser voir dans ces parages. Où les gros passent le front haut, les petits laissent la tête ; si laide que puisse paraître la mienne à certaines gens, je vous avoue que j'y suis attaché d'une façon ridicule. Crime de lèse-majesté !

Savez-vous que j'aurais été pendu haut et court, mon bon ami ? Voyons, il faudrait cependant trouver un moyen... Ah ! s'écria-t-il en se frappant le front, venez avec moi !

— Que voulez-vous faire ? demanda maître Graindorge avec une certaine inquiétude.

— Venez toujours !

— Allons donc, puisque vous le voulez, reprit le ministre peu convaincu et à demi confiant dans l'imaginative du sergent.

Ils passèrent alors derrière le cheval de bronze et descendirent les marches qui, du terre-plein, aboutissaient à la Seine.

Il se trouvait là une espèce de quai microscopique, contre lequel les pêcheurs de cette époque avaient l'habitude d'amarrer leurs légers bateaux.

— Oui ! fit le sergent, nous voici arrivés, grâce à Dieu ! Comprenez-vous mon idée, maintenant ?

— Moi ? pas le moins du monde.

— Oh ! ministre simple et plein de candeur, écoutez-moi ! nous allons monter dans une de ces charmantes embarcations qui se balancent là, et, tout en faisant une promenade matinale sur les eaux tranquilles du fleuve nous causerons de nos petites affaires, sans craindre d'être espionnés.

— Agréez mes félicitations sincères, sergent : pour cette fois, voilà une idée ! dit le ministre avec déférence.

— Oui, mais elle est mauvaise ! fit une voix goguenarde derrière eux.

— Hein ? qu'est-ce qu'il y a ? à qui en avez-vous, bonhomme ? s'écria le sergent en se retournant, comme si un serpent l'eût piqué, et en tirant à demi sa rapière.

Le sergent toussa à plusieurs reprises, assura d'un formidable coup de poing son feutre sur sa tête, et, s'approchant en ricanant de l'homme qui se mêlait si délibérément de ses affaires :

— Pardon ! cher monsieur, fit-il en retroussant sa moustache, vous convient-il, s'il vous plaît, de me dire ce que vous préférez : que je vous jette à l'eau, ou que je vous donne de ma rapière dans le ventre ?

— Vous désirez une réponse franche, n'est-ce pas ? reprit l'autre, sans autrement s'émouvoir de cette menace formidable.

— Je vous avoue que cela me fera plaisir.

— Eh bien, sergent, je vous avoue franchement, si singulier que cela puisse vous paraître, que je me sens disposé à n'accepter ni l'une ni l'autre de ces offres gracieuses.

— Ah ! voilà, sur mon âme ! qui me contrarie fort !

— Bah ! pourquoi cela ?

— Parce que je n'aime pas les gens qui se mêlent de mes affaires. Ventre-Saint-Quesnet !

— Allons, la paix ! fit l'inconnu en l'interrompant, et se penchant à son oreille : avez-vous donc oublié Clair-de-Lune ? ajouta-t-il à voix basse.

Le sergent eut un mouvement d'hésitation.

— Clair-de-Lune ? fit-il.

— Eh ! oui, Clair-de-Lune, votre ancien camarade.

— Oh ! il est inutile d'insister, fit vivement le sergent La Prairie. Maintenant, je vous remets.

— Il n'est pas trop tôt ! murmura le chef des Vauriens du Pont-Neuf avec rancune.

— Ah ! dame, la prudence...

— Oui, parlons-en : elle est jolie, votre prudence ! Sans moi vous aliez commettre une énormité. Joli moyen que vous aviez trouvé là ? Je vous en félicite. Vous embarquer dans un bateau,

avec un patron que vous ne connaissez pas, qui aurait entendu toute votre conversation et naturellement en aurait fait son profit.

— Monsieur a raison, dit le ministre avec un doux sourire ; sans lui, sergent, vous devez en convenir, vous commettiez une énorme sottise.

— Sottise !... que vous approuviez, grommela le sergent entre ses dents.

— Il est impossible de discuter avec vous ; aussi, règle générale, je vous approuverai toujours, quand nous causerons.

— Allons, c'est bon ! mettons que nous avons eu tort.

— Pardon ! que vous avez eu tort, reprit le ministre qui tenait essentiellement à rectifier la phrase.

— Voyons, sergent, dit Clair-de-Lune en s'interposant : vous êtes arrivé de Castres à trois heures et demie du matin, vous devez être fatigué.

— Comment savez-vous que je suis arrivé à trois heures et demie du matin ? se récria le sergent d'un ton de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que je le sache ?

— Cela me fait beaucoup, je déteste qu'on se mêle de mes actions ; mais voyons, continuez, l'homme renseigné.

— Est-ce que je le serais mal ?

— Je ne dis pas cela, j'écoute.

— Bon je continue, alors ; il est inutile de vous fatiguer davantage en faisant encore une longue course à jeun. A quelque pas d'ici seulement se trouve une maison dont le maître m'est dévoué. Tenez, là, regardez ! et il tendit le bras.

— Eh ! mais, cette maison, je la connais, c'est celle de Double-Épée, le baigneur ! fit-il d'une voix goguenarde ; je me rappelle que...

— C'est bon, bavard ! On ne vous demande pas cela ; gardez pour vous vos commentaires. Répondez oui ou non, voilà tout.

— Allons ! allons ! reprit le sergent en frisant sa moustache d'un air vainqueur, marchez, je vous suis, mon homme, et cela sans broncher, fussiez-vous me conduire jusqu'au fond de l'enfer, qui est peut-être le seul endroit où je n'aie pas encore traîné mes grègues.

Cinq minutes plus tard, les trois hommes étaient assis chez Double-Épée, dans une salle que depuis longtemps déjà nous connaissons.

Par les soins de Clair-de-Lune, qui faisait à peu près ce qu'il voulait dans la maison, un plantureux déjeuner leur avait été servi, déjeuner auquel ils faisaient royalement tête.

Le sergent était radieux, toute sa mauvaise humeur avait disparu comme par enchantement, il ne se lassait pas d'adresser à Clair-de-Lune les remerciements les plus chaleureux.

En somme, lui et le digne ministre étaient fort empêchés ; ils ne savaient guère comment sortir de la fâcheuse position dans laquelle ils se trouvaient, lorsque l'intervention providentielle du chef des Vauriens du Pont-Neuf avait tout d'un coup fait cesser leur embarras.

Clair-de-Lune, disons-le à sa louange, ne s'était pas trouvé là autant par hasard que pouvait bonnement le supposer le digne sergent.

Celui-ci, depuis son départ de Castres, ville où il tenait garnison lorsqu'à l'inproviste l'ordre lui avait été transmis de se rendre à Paris, avait été, à son insu, littéralement filé, ainsi qu'on le dirait aujourd'hui, par des affidés du chef des Vauriens du Pont-Neuf ; lesquels affidés n'avaient point une seconde

perdu leur homme de vue, étaient, cinq minutes après lui, arrivés à Paris, et avaient, par conséquent, prévenu leur capitaine en temps opportun.

Maintenant, dans quel but ces précautions avaient-elles été prises par Clair-de-Lune ?

Quel intérêt si grand le roi des bandits parisiens pouvait-il avoir à connaître les mouvements du digne sergent La Prairie, l'homme en réalité, à part son caractère, peut-être un peu grincheux, le plus inoffensif qu'il fût possible d'imaginer ?

Ceci cachait un mystère que, Dieu aidant, nous saurons bientôt : mais, pour l'intelligence des faits qui suivront il nous faut en quelques mots résumer la situation dans laquelle se trouvait placée la France, au moment où commença la troisième partie de cette trop véridique histoire.

Nous profiterons donc avec empressement du répit que nous offrent bénévolement nos trois personnages en s'escrimant à qui mieux mieux devant les plats posés devant eux, pour exposer ce résumé que nous ferons le plus court possible.

La situation politique était en ce moment les plus tendues : les causes en remontaient à la réunion conditionnelle consentie par le roi Henri IV de ses domaines à la couronne. Cette réunion n'avait jamais été abandonnée par les Parlements qui n'avaient cessé, par tous les moyens, d'essayer de la rendre définitive.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un $\frac{1}{2}$ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES EDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1080, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques